HOLLIER Denis & JAMIN Jean (dir.). — *Leiris unlimited*
Paris, CNRS Éditions, 2017, 336 p., bibl., ill.

Gérald Gaillard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/25035>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.25035
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 mars 2019
Pagination : 291-295
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Gérald Gaillard, « HOLLIER Denis & JAMIN Jean (dir.). — *Leiris unlimited* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 233 | 2019, mis en ligne le 14 mars 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/25035> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.25035>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

© Cahiers d'Études africaines

HOLLIER Denis & JAMIN Jean (dir.). — *Leiris unlimited*

Paris, CNRS Éditions, 2017, 336 p., bibl., ill.

Gérald Gaillard

RÉFÉRENCE

HOLLIER Denis & JAMIN Jean (dir.). — *Leiris unlimited*. Paris, CNRS Éditions, 2017, 336 p., bibl., ill.

- 1 Les dix-sept textes rassemblés dans ce *Leiris unlimited* sont le fruit du colloque de clôture de l'exposition « Leiris & Co », présentée par le Musée Beaubourg de Metz en 2015. Tant d'écrits ont déjà été publiés sur l'œuvre et la vie de Michel Leiris que l'on peut s'interroger quant à la légitimité intellectuelle de ce retour supplémentaire. C'est pourquoi il convient de souligner l'originalité de plusieurs des communications offertes par l'ouvrage qu'éditent Denis Hollier et Jean Jamin.
- 2 Rappelons que Denis Hollier livra un éclairage pionnier sur le Collège de Sociologie (en publiant et en commentant les communications livrées entre 1937 et 1939 par Bataille, Caillois, Leiris, Klossowski et les autres membres du Collège) ¹ et que, suite à une carrière d'ethnologue, Jean Jamin s'est surtout consacré à l'étude de la période qui vit la naissance de l'Institut d'ethnologie tout en créant la revue *Gradhiva* et la collection éditoriale du même nom ainsi qu'en présentant les éditions critiques de nombreux textes de Leiris dont son *Journal* ² sur lequel il revient, *inter alia*, dans son dernier ouvrage paru cette année ³.
- 3 *Leiris unlimited* s'ouvre par des pages du psychanalyste Gérard Wajcman traitant de « l'extériorité intime » de Leiris (dite son « extimité »). Ensuite, Patrick Bernier, s'intéressant à sa relation à l'écrivain mondain Raymond Roussel, dévie du même coup son propos vers les goûts musicaux de Leiris au-delà des aventures connues du jazz qui sont néanmoins retracées jusqu'à la période la plus récente.

- 4 Le texte de Laurent Jenny dresse un parallèle entre le jugement de Valéry et celui de Leiris sur le « couché-par-écrit-du-rêve », puis entre les surréalistes et Maurice Blanchot. Si Julien Bondaz dit « examiner la place des matériaux oniriques de la mission Dakar-Djibouti », son propos considère d'autres pans de l'œuvre tout en éveillant la curiosité en signalant que Robert Lowie nota ses rêves entre 1908 et 1957 (son compère de Berkeley, Alfred Kroeber, était l'un des premiers États-Uniens à écrire sur Freud). Julien Bondaz suit aussi de près la relation entre Leiris et les informatrices chez qui il s'installa en octobre 1932 (on pourrait considérer que cette résidence constitue le premier « terrain » de la tradition ethnologique française) et qui lui fournirent les matériaux permettant la rédaction de *La possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar*. Le petit texte de Francis Wolf, qui se déclare « ni anthropologue ni leirissien », fait le tour du rapport de Leiris à la tauromachie et indique l'existence en 1947 d'un éphémère « Club taurin de Paris » (Masson, Picasso, Paulhan, André Castel, René Char, Soustelle, Caillois...) en mentionnant (bien entendu) « la beauté convulsive » de Breton et l'« atmosphère érotique » chère à Bataille, sans — quelle surprise — évoquer *Mort dans l'après-midi* (1932) d'Ernest Hemingway qui demeure, à mon sens, la plus sensible et intelligente narration dédiée à cet art digne des jeux du cirque antique. Wolf accepte lui-même implicitement ce jugement tranchant, en terminant son texte sur un nostalgique « nous ne sommes plus croyants » particulièrement juste. Les pages de Jean-Paul Colleyn ont pour centre le *boli* du culte Kono (une sorte de « cochon de lait » de terre mêlée à de la cire d'abeille, monté sur une armature de bois), l'un des chefs-d'œuvre souvent décrit du Musée de l'Homme. L'auteur convie la sentence de Carl Einstein expliquant que « Le canon de l'art [africain] ne peut être naturaliste puisque sa tâche est de rendre visible l'invisible ». Certes juste, la remarque est cependant insuffisante à rendre compte du mystère de ses formes car c'était pareillement le but avoué (par exemple) de l'art chrétien, sans qu'il abandonne pourtant un certain naturalisme. Il me déçoit qu'évoquant Louis Tauxier et Charles Monteil « qui n'y voit [dans les *Boli*] que des « objets repoussants » [citation de Monteil] » (p. 175), Colleyn renvoie sans précision à des livres de plus de 400 pages. Les jugements de ces deux ethnographes majeurs m'étonnant, j'aurais sincèrement aimé retrouver le contexte de leurs propos sans difficulté. Erwan Dianteill considère le rapport intellectuel au sacré de Leiris, qui n'était ni celui de l'École française de sociologie ni celui de Georges Bataille, mais passait tout à la fois par la perception d'une sacralisation du quotidien et par la possession et la religiosité du culte des *zar*. Félicitons Debaene de ne pas avoir oublié Octave Mannoni à propos de la croyance. Debaene montre, qu'ici encore, la perspicacité de ce dernier était exceptionnelle. Plusieurs des auteurs soulignent, directement ou non, que le thème de la possession constituait un objet d'étude privilégié sans expliquer ce fait. Pour Debaene, il est logique qu'il en soit ainsi « dès lors que l'ethnologie était conçue comme une façon d'explorer la capacité de l'ethnologue à être un autre que soi » (p. 180). En fait, il est probable que c'est à la demande de Marcel Mauss que Griaule chargea Leiris d'étudier le phénomène (quand lui-même, obéissant aux intuitions du maître, se dédiait à l'étude des jeux des enfants) car les deux thèmes sont directement issus des préoccupations constantes des séminaires de Mauss à l'époque ⁴. Vincent Debaene revient également sur la question de « comment expliquer » que le matériel issu de l'expérience de « terrain » de 1932, ait attendu plus de vingt-cinq ans avant la publication de la monographie de Leiris sur la possession à Gondar ⁵. Je ne vois personnellement rien d'extrêmement stupéfiant à ce délai à une époque où l'ethnologie visait prioritairement à constituer « les archives de

l'humanité » (selon l'expression de Rivet et de Leroi-Gourhan). C'est ainsi, jusqu'à son décès, que Raymond Firth (1901-2002) écrit sur les Tikopia explorés en 1936, et *Les Jardins de Corail* de Malinowski (le plus consistant de ses livres) est publié plus de vingt ans après l'enquête sans que le célèbre ethnographe n'y soit jamais retourné. Cependant et alors que, selon Debaene, Jacques Mercier répondrait à la question de ce « délai », par un « déséquilibre de la balance africaine en faveur des Dogon » (p. 158), sa propre hypothèse serait qu'il s'agit pour Leiris d'un retour à la vie après sa tentative de suicide en mai 1957 (p. 157). Ce raisonnement, sans doute juste, mérite un encadrement. D'une part, l'éthiopisant Joseph Tubiana, très occupé jusque-là, vient finalement d'être nommé professeur aux langues orientales, et c'est lui qui relit (et probablement corrige un peu) les carnets de Leiris et surtout la traduction du très fameux Abba Jérôme (personnage hantant les études éthiopiennes depuis la mission Griaule de 1928). D'autre part, et fait majeur, Lévi-Strauss est à la recherche de manuscrits pour la collection les *Cahiers de l'Homme* qu'il inaugure chez Plon (1958) (et pour mille raisons Leiris ne pouvait publier son texte ni dans le *Journal des Africanistes* ni comme l'un des Mémoires de l'Institut. Or son aspect lourdement ethnographique le rendait indigeste tant pour la collection l'Espèce humaine qu'il dirigeait chez Gallimard que pour des revues telles que les *Cahiers internationaux de sociologie* ou la collection du même nom). Enfin, n'oublions pas que Michel Leiris était (avec Jean-Paul Lebeuf) le premier ethnologue (ethnographe) embauché par le Centre national de la recherche scientifique et rétribué comme tel. Je doute que la Commission du CNRS, présidée par Henri Vallois entre 1949 et 1962, ait pu considérer sans hésitation que *Biffures*, les pages sur la Martinique ou même *Race et civilisation* justifiaient un poste qui, à ce moment-là, était encore considéré comme une bourse de thèse d'État. Jean Rouch m'avait confié (entretien sur cassette de 1989) comment Griaule le pressait de terminer sa thèse pour cette unique raison. Or, Leiris n'avait rien publié dans le style « ethnographie poussiéreuse » depuis *La langue secrète des Dogon* (1948) (mémoire d'un diplôme soumis à Louis Massignon pour lequel il s'était inscrit plus d'une dizaine d'années plus tôt et dont une première version avait été refusée). Bref, les circonstances ont dû peser et la publication permettra à Leiris d'être promu maître de recherche en janvier 1961. Il me paraît dommage que Debaene termine sur le catéchisme de la « redistribution du grand partage ». Le grand partage, si partage il y a, ne passe nullement par ce qui est depuis devenu un cliché progressiste (« Il n'y a pas d'un côté des modernes lucides et malheureux et de l'autre des primitifs, enchantés et croyants »). De Malinowski (la fin de *Baloma*) à Paul Radin (*Primitive Man as a Philosopher*, 1927) ou plus récemment Christian Geffray, un grand nombre de brillants ethnologues soulignent que tout le monde « ne croit pas » à « ses » mythes ou encore que chacun n'est pas tenu de se conformer à la croyance. Néanmoins, le discours des « non-dupes » (selon l'expression de Lacan) ne peut qu'être censuré ou à peine murmuré sans que l'ordre social n'en soit bousculé. C'est à ce point précis que se dessine alors le lieu du « grand partage ». Ceci me ramène à la trinité : croyance, possession et sincérité, souvent convoquée par les différentes contributions. D'une part, c'est parce que la discipline a (aussi) pour charge de sortir les monstres du placard (les terminologies *crow* par exemple) et d'en faire des êtres familiers, rationaux et universels, que l'ethnographie/l'ethnologie s'est d'abord passionnée pour « l'irrationnel » et « la possession » est un extraordinaire exemple de celui-ci. Les grands masques dogon ou la danse du soleil des Amérindiens des plaines, sont plus « titillants » que la culture de l'igname. Malinowski commence donc par « l'irrationalité » de la Kula à laquelle il donne du sens, pour finir sur les ignames. Les

images des *Maîtres fous* (Jean Rouch, 1948) répondent que la question de « la sincérité des possédés » n'a pas de sens car les sujets sont « interpellés » (au sens d'Althusser) individuellement. Le sacré comme la possession sont évidemment multiples, socio-historiques et relèvent de l'authenticité en travail « *a work in progress* ». Philippe Sabot propose moins une lecture de Sartre par Leiris qu'une lecture de Sabot du rapport de Leiris au Baudelaire de Sartre à l'aune de la mauvaise foi (le Baudelaire n'était certes pas le meilleur livre de Sartre). Le principal intérêt de ces pages est, à mes yeux, de relater une partie de la chronologie des lectures réciproques. Ainsi, c'est en novembre 1943 que le *Journal* de Leiris cite *l'Être et le néant*, quand Sartre, parce que s'interrogeant sur la « mauvaise foi », visite la croyance aux génies zardans ses *Cahiers pour une morale* (1947-1948). Notons aussi la marque de l'ignorance des intellectuels français à l'égard de l'anthropologie qui semble avoir été réduite à la lecture de Lévy-Bruhl. Si Raymond Aron, philosophe passé à la sociologie, est plus cultivé, Morgan, Frazer, Hocart, Leslie White, Leroi-Gourhan et tant d'autres n'existeront jamais pour Sartre. Il en restera à Leiris et, par la suite, à son adversaire, Lévi-Strauss — un petit monde peu ouvert.

- 5 « Histoire d'Algérie » de Rémi Labrusse est probablement l'article le plus riche et le plus fouillé de l'ouvrage. Grâce notamment à son exploitation du fonds Leiris au Laboratoire d'anthropologie sociale, l'auteur y balaye, avec grande méticulosité, son séjour algérien comme militaire à Beni-Ounif (1939-1940) et son engagement anticolonial actif, notamment contre la guerre d'Algérie. Les courriers de Massignon, Soustelle ou Fanon, ici reproduits, sont saisissants comme l'est l'évocation d'autres acteurs dont le très clairvoyant Émile Dermenghem, séjournant en Algérie entre 1942 et 1962 et auteur du *Culte des saints dans l'Islam maghrébin* ou celle d'Albert Paraz auteur d'un roman où apparaît Leiris. Je m'autorise le pari que, dans un siècle, *La Règle du jeu* figurera dans la même case que le *Journal d'Amiel*, c'est-à-dire un monument peu visité sinon du spécialiste, alors que l'on se reportera encore à *l'Afrique fantôme*, aux Affaires algériennes *L'ethnologue devant le colonialisme ?* et aux missions en Côte d'Ivoire et aux Antilles. Ces Antilles sont justement l'objet des articles d'Anne Lesne et de Gérard Cogez. La première retrace *Contacts de civilisations en Martinique et en Guadeloupe* et ne manque pas de rendre compte de la controverse opposant Melville Herskovits à Franklin Frazer sur la nature africaine des cultures noires américaines, à laquelle beaucoup ont participé mais qui nous semble aujourd'hui bien naïve après les travaux de Jean Benoist et Jean-Louis Bonniot ⁷. Le second, Gérard Cogez, fait le point sur l'étroite relation qu'entretiennent Leiris et Césaire. Les deux articles de Nathalie Barberger et Catherine Maubon, qui ferment le livre, ont une vocation plus littéraire en examinant *Biffures et Frêle bruit*. On signalera que « l'éparpillement » de Leiris en ferait pour Maubon un précurseur de Barthes (« Je ne suis pas contradictoire, je suis dispersé »). Enfin, c'est comme en décalé que Philippe Dagen suit, avec grande précision, la tresse constituée de Leiris, Limbour et Masson jusqu'à la publication de *André Masson et son univers* (1947).

NOTES

1. D. HOLLIER(dir.), *Le Collège de sociologie : 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1979.
2. M. LEIRIS & J. JAMIN (dir.), *Journal (1922-1989)*, Paris, Gallimard, 1992.
3. J. JAMIN, *Littérature et anthropologie*, Paris, CNRS éditions, 2018.
4. Voir la magnifique édition : M. MAUSS, *Les fonctions sociales du sacré. Œuvres I, in V. KARADY*(dir.), Paris, Éditions de Minuit, 1968.
5. M. LEIRIS, *La possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar*, Paris, Librairie Plon, 1958.
6. É. DERMENGHEM, *Culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, Gallimard (« L'Espèce humaine »), 1954.
7. Citons parmi la dizaine d'ouvrages de J. BENOIST, *L'Archipel inachevé, culture et société aux Antilles françaises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1972.